

ELŻBIETA BIARDZKA
ORCID : 0000-0002-5221-0830
Université de Wrocław
Faculté des Lettres
elzbieta.biardzka@uwr.edu.pl

LES DISCOURS DE LA MÉMOIRE EN EUROPE. LA REPRÉSENTATION DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE DANS LE DISCOURS DES MANUELS FRANÇAIS ET POLONAIS. CAUSALITÉ ET AGENTIVITÉ

1. OBJET ET HYPOTHÈSE DE RECHERCHE

Notre travail porte sur le discours des manuels d'histoire français et polonais concernant la Seconde Guerre mondiale qui demeure le conflit le plus meurtrier de l'histoire de l'humanité ayant un impact considérable sur l'architecture du monde contemporain. En Europe, le désir de rédiger collectivement un récit de la difficile histoire européenne et d'y inclure des connaissances qu'on peut dire « canoniques » refait surface aussi souvent qu'il est contesté. Les critiques soulignent l'incompatibilité d'un manuel d'histoire unique avec une Europe plurielle et diverse, tout particulièrement dans les domaines de la culture et de l'éducation.

Nous aimerions montrer dans cette étude que l'incompatibilité vient de la représentation du passé, stockée dans la mémoire collective¹, véhiculée par le discours, se matérialisant dans les expressions et usages variables d'une langue

¹ Notre étude se fonde ainsi sur le modèle constructiviste de la cognition qui admet, entre autres, que les connaissances sont un construit social, élaboré sur la base de la mémoire collective qu'il faut comprendre comme l'ensemble des descriptions des faits mémorisés constituant un tout cohérent, créateur de sens, formant un certain récit dans un contexte social et spatio-temporel donné. La mémoire collective constitue un processus façonné par les sujets sociaux actifs qui la créent et qui la maintiennent (*cf.* M. Halbwachs, *La mémoire collective*, PUF, Paris 1950).

à l'autre, formant des « cultures discursives » qui diffèrent, comme l'explique Patricia von Münchow, par « ce qu'on peut/doit/ne peut pas/ne doit pas dire d'un objet social donné et comment, dans telles circonstances, dans un groupe donné »².

L'hypothèse que nous développerons dans la présente étude est que les manuels français et polonais diffèrent par la représentation de la causalité et de l'agentivité dans leurs descriptions des défaits du début de guerre et du génocide (thématique choisie comme exemple juste pour pouvoir la traiter dans un article), ce qui contribue, par les inflexions du discours, à la construction de deux mémoires différentes du cours des événements, de leurs effets et de leurs conséquences. La problématique est pertinente du fait que l'indication de causes explicatives, de liens entre les phénomènes ainsi que l'anticipation et la compréhension des conséquences font partie intégrante de l'activité éducative dont relève le discours des manuels scolaires que nous analysons³.

Le présent travail n'est qu'une étape préliminaire de recherche et s'inscrit dans un projet beaucoup plus large, appuyé par la FMSH, portant sur les manuels français, polonais et allemands⁴ en vue de découvrir des cultures discursives qui, chacune, construisent une mémoire particulière des faits historiques assurant la transmission de valeurs et de modèles de comportements sociaux, légitimant le pouvoir, construisant l'identité collective des jeunes citoyens et, en fin de compte, consolidant des souvenirs d'ancêtres et des symboles⁵.

2. MÉTHODE DE L'ÉTUDE

Notre étude relève de l'analyse de discours contrastive (désormais ADC) qui se situe au croisement de l'analyse française du discours et de l'analyse textuelle, est de nature qualitative et interprétative et se base sur le corpus prenant comme *tertium comparationis* un genre de discours⁶. Ainsi, notre étude prend pour objet

² P. von Münchow, *L'analyse du discours contrastive. Théorie, méthodologie, pratiques*, Lambert-Lucas, Limoges 2021, pp. 17–18. Plus précisément, pour Münchow, « Une culture discursive réside dans l'intrication d'un ensemble hiérarchisé de représentations sociales et de représentations discursives. Les représentations discursives prennent en compte, véhiculent, construisent et transforment aussi bien les contenus que les statuts des représentations sociales à travers des niveaux de marquage ou non-marquage spécifiques à ces statuts » (*ibidem*, p. 106).

³ A. Jackiewicz, « La causalité dans la langue : Une question de point(s) de vue », *Intellectica* 38, 2004, pp. 43–67, < <https://doi.org/10.3406/intel.2004.1708> > [consulté le 18/01/2023].

⁴ Le projet est financé par la Fondation Maison des Sciences de l'Homme, 54 boulevard Raspail, 75006 Paris, <www.fmsh.fr>, dans le cadre du programme DEA 2023 (Directeurs des études associées) en coopération entre l'Université de Wrocław, l'Université Paris Cité et le Laboratoire ILLE de l'Université de Haute-Alsace.

⁵ B. Szacka, « Przebudowa ustrojowa i pamięć przeszłości », [dans :] J. Wasilewski (dir.), *Współczesne społeczeństwo polskie. Dynamika zmian*, Wydawnictwo Naukowe Scholar, Warszawa 2006, pp. 405–427.

⁶ P. von Münchow, *op. cit.*, pp. 31–38.

le discours de scolarisation⁷ traitant d'un même événement historique : la Seconde Guerre mondiale. Pour assurer la faisabilité de notre analyse, nous avons opéré à une sélection thématique en retenant seulement deux parties des manuels comparés : celles consacrées aux débuts de la guerre (septembre 1939 – juin 1940) et à la description du génocide.

Le point de départ de l'ADC sont les données observables et « objectivables », c'est-à-dire, en l'occurrence, le marquage linguistique de l'agent et de la cause, que nous allons relier aux opérations discursives qui permettent d'accéder, via les marques linguistiques, aux représentations sociales. Ainsi, pour montrer les différences dans les représentations sociales de l'agentivité et de la causalité dans les manuels d'histoire français et polonais, nous nous interrogerons sur l'opération discursive de « mise en avant-scène » (*foregrounding*) et de « mise en arrière-fond » (*backgrounding*)⁸. Les données soumises à l'analyse relèvent des opérations linguistiques suivantes⁹ :

a) la nomination¹⁰, qu'on aborde dans sa dimension dialogique¹¹ et axiologique, surtout en tant qu'outil de formation des paradigmes désignationnels¹². L'étude des nominations dévoile « la façon dont le locuteur contextualise les unités dont il traite et la façon dont il exprime sa position à l'égard de ce dont il parle, et par là, sa propre "situation" dans un contexte et un interdiscours que l'on peut interpréter socialement »¹³. Les systèmes lexicaux sont non autonomes, l'analyse du sens qui construit la mémoire collective doit prendre en compte l'environnement phrastique, textuel, interdiscursif, contextuel, communicationnel au sein duquel l'actualisation produit le sens enregistré ;

⁷ Cf. M. Verdelhan-Bourgade, « Le manuel comme discours de scolarisation », *Éla. Études de linguistique appliquée* 125, 2002/1, pp. 37–52. La fonction principale du manuel scolaire est de présenter synthétiquement des connaissances de manière à favoriser leur apprentissage par l'élève. Il a donc un caractère d'ouvrage de vulgarisation scientifique tout en étant un instrument pédagogique conçu pour un type de public bien précis (pour le primaire, pour le secondaire, pour les études supérieures...) et pour un usage bien particulier (support à la construction de la leçon, exercices...).

⁸ Th. van Leeuwen, *Discourse and Practice. New Tools for Critical Discourse Analysis*, University Press, Oxford 2008.

⁹ Ces marques ont été largement décrites par la sémantique discursive qui considère le discours comme un lieu de construction multidimensionnelle du sens ; cf. M. Lecolle, M. Veniard, O. Guérin (dir.), « Vers une sémantique discursive : propositions théoriques et méthodologiques », *Langages* 210, 2018, pp. 5–16.

¹⁰ P. Siblot, « Nomination et production de sens : le praxème », *Langages* 127, 1997, pp. 38–55.

¹¹ J. Bres, A. Nowakowska, J.-M. Sarale, *Petite grammaire alphabétique du dialogisme*, Classiques Garnier, Paris 2019.

¹² M.-F. Moutureux, « Paradigmes désignationnels », *Semen* 8, 1993, <<https://journals.openedition.org/semen/4132>> [consulté le 08/04/2020].

¹³ S. Branca-Rosoff, « Approche discursive de la nomination/dénomination », [dans :] S. Branca-Rosoff (dir.), *L'acte de nommer : Une dynamique entre langue et discours* [en ligne], Presses Sorbonne Nouvelle, Paris 2007 ; <<http://books.openedition.org/psn/2261>> [consulté le 26/02/2023].

b) les effets de la nominalisation¹⁴, ce qui implique d'envisager les diverses répercussions régulières provoquées par une nominalisation des prédicats d'action (donc par le passage d'une construction verbale à une structure nominalisée correspondante) sur les relations entre un procès et ses actants ;

c) l'activité définitionnelle, qui repose sur des phrases de type définitionnel *X* est *y*, qui illustrent la catégorisation discursive et qui relèvent d'une activité strictement pédagogique ;

d) l'emploi du passif (effacement de l'agent, enjeux du scénario du récit agent/patient) ;

e) les enjeux de la structure logique des phrases (en thème/rhème) ;

f) l'observation des préconstruits¹⁵, surtout dans le contexte des nominalisations, de la construction adjective, de la phrase relative et de la prédication seconde¹⁶.

3. CORPUS

Notre corpus étant en cours de constitution, nous avons décidé de comparer les manuels « européens » français et polonais, c'est-à-dire les manuels qui sont le fruit d'une coopération entre des historiens de plusieurs pays européens¹⁷. Concernant ce critère de sélection du corpus, notre idée de départ était la suivante : des manuels français et polonais qui se disent « européens » sont peut-être similaires du point de vue des représentations sociales qu'ils construisent (de l'agentivité et de la causalité) et s'inscrivent de la sorte dans une culture discursive « européenne »

¹⁴ M.L. Knittel, « La nominalisation : un état des lieux », *Le Français Moderne* 1, 2015, pp. 3–17.

¹⁵ M.-A. Paveau, « Le préconstruit. Généalogie et déploiements d'une notion plastique », [dans :] F. Bréchet, S. Giai-Duganera, R. Luis *et al.*, *Le préconstruit. Approche pluridisciplinaire*, Classiques Garnier, Paris 2017, pp. 19–36.

¹⁶ E. Havu, M. Pierrard, « La prédication seconde en français : essai de mise au point », *Tra-vaux de linguistique* 57, 2008, pp. 7–21.

¹⁷ *L'Histoire de l'Europe*, sous la dir. de F. Delouche, Hachette, Paris 1997, ainsi que l'édition de 1994 [le livre est co-édité par : Jacques Aldebert, France ; Johan Bender, Danemark ; Jan Krzysztof Bielecki (absent dans l'édition de 1994), Pologne ; Jiri Grusa, Tchécoslovaquie ; Scipione Guarracino, Italie ; Ignace Masson, Belgique ; Kenneth Milne, Irlande ; Foula Pispiringou, Grèce ; Juan Antonio Sanchez y Garcia Saüco, Espagne ; Antonio Simoes Rodrigues, Portugal ; Ben W.M. Smulders, Pays-Bas ; Dieter Tiemann, France ; Robert Unwin, Royaume-Uni ; Jan Kieniewicz (conseiller éditorial, absent dans l'édition de 1994), Pologne] ; *Histoire. Géographie. 3^e*, sous la dir. de L. Bély (histoire) et M. Flonneau (géographie), Nathan, Paris 1989, ainsi qu'*Histoire. Géographie. 3^e* sous la dir. de M. Roche, Magnard, Paris 1989 ; *Europa. Nasza historia*, sous la dir. d'A. Brückmann, K. Gutowski, F. Huneke *et al.*, Wydawnictwa Szkolne i Pedagogiczne, Warszawa 2020 ; R. Śniegocki, A. Zielińska, *Wczoraj i dziś. Podręcznik do historii dla klasy ósmej szkoły podstawowej*, Nowa Era, Warszawa 2018.

plus ou moins homogène. Les premiers résultats d'analyse montrent qu'il n'en est rien. Qu'il soit européen ou non, un manuel écrit en français relève d'une culture discursive française, un manuel écrit en polonais relève d'une culture discursive polonaise. Ils ne diffèrent guère des manuels « ordinaires » (non « européens ») : pour le montrer, nous avons joint à notre corpus deux manuels français et deux manuels polonais supplémentaires¹⁸.

Nous privilégions dans notre travail une comparaison « géographique » (ou « horizontale »)¹⁹ du discours scolaire qui n'est pas forcément « synchronique » au sens saussurien, c'est-à-dire qui ne garantit pas, par le choix de la même date de publication des manuels comparés (français et polonais), une perspective statique et supposée immobile du discours, qu'on peut étudier sans référence à l'évolution qui l'a amené à son stade. En fait, le discours de scolarisation, et surtout les programmes éducatifs, n'évoluent pas à la même vitesse dans les différentes cultures, et n'ont pas la même dynamique, car les conditions socio-politiques de production du discours idéologique se modifient indépendamment dans les deux cultures discursives en question. Dans ce sens, comparer les manuels français et polonais publiés à peu près à la même date ne permet pas d'assurer une synchronisation parfaite de l'analyse. Nous pensons, exactement comme Münchow, que la comparaison « géographique » devrait être précédée d'une étude diachronique des manuels dans chacune des cultures concernées²⁰. C'est ainsi que nous avons décidé de comparer des manuels « européens » sans nous préoccuper du fait que le manuel français a été publié plus tôt, en 1997, tandis que le manuel polonais est plus tardif, de 2020.

Nous nous sommes proposée de comparer des manuels français et polonais pour adolescents de 14–15 ans, correspondant au modèle moderne actuellement en vigueur, dit démonstratif, qui est apparu dans les années 1980 et qui se caractérise par l'insertion fréquente d'encadrés et d'autres procédés visuels²¹. Dans notre étude, nous avons analysé le corps central des manuels et non les éléments « périphériques », appelés aussi « paratextes »²². En effet, le tissu textuel du manuel d'histoire est très peu fluide comparativement au texte d'un roman, par exemple, et se caractérise par de multiples ruptures marquées par des variations de caractères (taille, corps, grasse) et de mise en forme des paragraphes.

¹⁸ La liste des manuels analysés est présentée sous le texte de notre article.

¹⁹ P. von Münchow, *op. cit.*, pp. 77–88.

²⁰ Cf. l'article « L'approche diachronique en analyse du discours contrastive » de P. von Münchow dans ce même volume thématique de *Romanica Wratislaviensia*.

²¹ M. Verdelhan-Bourgade, *op. cit.*, pp. 37–52.

²² P. Lane, *La périphérie du texte*, Nathan, Paris 1992.

4. ENJEUX DE CAUSES ET D'EFFETS : REPRÉSENTATION DES DÉFAITES DE 1939–1940

Certains événements sont considérés, comme le dit Pierre Frath, « comme étant à l'origine de certains autres, dans une relation appelée cause, qui existe alors pour nous, comme toutes les autres choses dénommées »²³. Cette relation peut être mise en discours. À ce moment, elle est encodée dans la langue, véhiculée par des configurations langagières et, en fin de comptes, présentée (inter) subjectivement par l'énonciateur. Ainsi, en reprenant à notre compte l'avis d'Agata Jackiewicz²⁴, nous considérons que la causalité est telle qu'elle apparaît à l'énonciateur et que c'est ce dernier qui l'exprime : il met en avant son point de vue et le prend en charge en s'appuyant, bien évidemment, sur des données empiriques qui embrassent cependant, dans le cas de l'histoire, un ensemble d'événements non linéaire, extrêmement complexe du point de vue social, psycho-social, humain, militaire, politique, culturel. Comme le remarquent Manon Pengam et Agata Jackiewicz²⁵, les significations encodées par des relations causales sont hétérogènes et multiples. Le lien causal exprimé par le langage peut aller de la cause à l'effet mais aussi de l'effet vers la cause, peut être présenté par l'énonciateur comme global ou partiel, intelligible ou vague, concis ou délayé, économe ou redondant, ou encore plausible, approximatif ou précis, naturel, statistique, tout en étant saisi selon un rapport de contribution causale ou d'influence seulement²⁶. N'oublions pas non plus que le manuel scolaire interprète les relations causales par le biais du discours narratif et explicatif, parfois argumentatif. Comme le remarque Philippe Carrard, contrairement à une idée courante, le discours de scolarisation historique n'est pas toujours de l'ordre du récit (il ne dit pas toujours que « quelque chose s'est passé »), étant aussi d'ordre analytique, c'est-à-dire ne racontant rien sur l'axe temporel. L'ordre du récit consiste en un découpage en strates thématiques (en un certain nombre de tranches) que les manuels décrivent et assemblent de manière à constituer une sorte de narration faite d'une succession de phases, groupées sous des désignations très générales, anticipant sur le contenu des chapitres, telles que

²³ P. Frath, « Épistémologie linguistique de la causalité », [dans :] S. Viellard, I. Thomières, *La grammaire de la cause / The grammar of causation*, Actes du Colloque International « La Grammaire de la Cause / The Grammar of Causation », Paris, 23–24 octobre 2015, p. 176, <https://lettres.sorbonneuniversite.fr/sites/default/files/media/2020-01/la_grammaire_de_la_cause_actes.pdf> [consulté le 26/02/2023] ; cf. aussi J. Moeschler « L'expression de la causalité en français », *Cahiers de Linguistique Française* 25, 2003, pp. 11–42.

²⁴ A. Jackiewicz, *op. cit.*

²⁵ M. Pengam, A. Jackiewicz, « Les représentations causales de la radicalisation. Analyse sémantico-discursive des discours institutionnels français (2013–2018) », *SHS Web of Conferences* 138, 01008 (Congrès Mondial de Linguistique Française – CMLF, 2022), <<https://doi.org/10.1051/shsconf/202213801008>> [consulté le 18/01/2023].

²⁶ *Ibidem.*

« La campagne de France », « L'invasion de la Russie » ou « La guerre dans le Pacifique »²⁷.

L'encodage langagier de la causalité dévoile nettement une dimension pragmatique. La causalité peut être encodée par des marqueurs explicites comme les conjonctions de cause (« parce que, puisque »), les verbes relateurs (« conduire à, entraîner, imposer, provoquer »), les adverbes (« ainsi, en effet ») ou encore les constructions factitives et permissives (« faire + Infinitif », « laisser + Infinitif ») ainsi que par des verbes qui précisent et renforcent l'effet (« alimenter, favoriser, faciliter, aider »)²⁸. Ce type d'exposition causale émerge dans les parties analytiques des manuels analysés, relevant du discours explicatif, tandis que dans l'ordre du récit, relevant du discours narratif, ces marqueurs sont plus rares. Aussi les relations causales sont-elles à identifier, dans les extraits qui racontent les événements, sur le mode inférentiel, « par défaut » : il s'agit d'une inférence très sûre, c'est-à-dire dépourvue de contre-indication formelle. C'est ce type d'expression de causalité qui attirera particulièrement notre attention dans cette étude. Plus précisément, nous nous intéresserons aux relations temporelles liées à la succession des actions exprimée par les prédicats verbaux. Ces relations sont quasi automatiquement interprétables comme causales²⁹. À ce propos, Michel Charolles constate qu'il existe une hiérarchie entre les relations exprimées en discours et que la causalité est une relation prioritaire : « Les sujets, à supposer que rien dans leurs savoirs encyclopédiques ne vienne bloquer leur déclenchement, semblent rechercher en priorité des relations causales »³⁰.

Dans les manuels français et polonais analysés, la cause de la conquête de l'Europe par l'Allemagne dans les années 1939–1940 est ciblée différemment. Nous décrivons ces divergences dans les deux paragraphes qui suivent, qui nous conduiront à un bilan.

4.1. DISCOURS DE SCOLARISATION FRANÇAIS

Le manuel Hachette construit un rapport de cause à effet inférentiel entre la « guerre éclair » (*Blitzkrieg*) et la défaite de la Pologne :

- (1) En quelques semaines de « guerre éclair » (*Blitzkrieg*) où aviation et blindés agissent de concert, la Pologne est vaincue. (Hachette 1, 350)

²⁷ P. Carrard, « Discours historique et narrativité », *Cahiers de Narratologie* [en ligne] 39, 2021, URL : <<http://journals.openedition.org/narratologie/12028>> ; DOI : <<https://doi.org/10.4000/narratologie.12028>> [consulté le 18/01/2023].

²⁸ M. Pengam, A. Jackiewicz, *op. cit.*

²⁹ Cf. D. Hume, *Enquête sur l'entendement humain*, Garnier-Flammarion, Paris 1983 [1748], p. 74, cité par M. Charolles, « Cohésion, cohérence et pertinence du discours », *Travaux de Linguistique* 29, 1995, p. 16.

³⁰ M. Charolles, *op. cit.*, pp. 125–151.

La relation de cause à effet s'articule dans une phrase complexe coordonnée mise en gras dans le texte central du manuel. Ciblée par un circonstant temporel thématiqué, la cause est posée comme connue, notoire, se distinguant nettement de l'effet, située dans le temps car sa durée est également précisée. Le complément circonstanciel de temps contient en plus un lexique que l'on peut dire causal, puisqu'il y a une relation claire entre « guerre contre X » et « défaite de X ». En outre, la causalité de la « guerre éclair » est mise en avant dans la relative par l'emploi du verbe « agir » ainsi que par la convocation d'un lexique évoquant les armes puissantes et modernes (à l'époque) que sont l'« aviation » et les « blindés ». C'est l'effet (et pas la cause) qui est « passivé » et ensuite focalisé, vu sa position rhématique dans la phrase.

Pareillement, le manuel Nathan indique une relation causale entre la « guerre éclair », qualifiée de « tactique nouvelle » efficace, et la désorganisation de l'État polonais :

- (2) La Wehrmacht révèle en Pologne l'efficacité de la tactique nouvelle de la « guerre éclair » (Blitzkrieg). L'État polonais est entièrement désorganisé. (Nathan, 78)

Le même type de causalité présentant directement une contribution causale (facteur qu'on peut juger déterminant, décisif) et pas seulement l'influence causale (une action continue durable, parfois imperceptible, d'un ou plusieurs facteurs) se présente en (3), dans un fragment mobilisant l'emploi d'une expression figurée misant sur l'effet (« succès à l'Ouest ») spectaculaire (« couronner de succès ») pour présenter la cause efficiente (la « guerre éclair ») :

- (3) À l'Ouest, la guerre-éclair est également couronnée de succès [...]. (Hachette 1, 350)

Pour un manuel français, l'emploi de cette expression est assez surprenant, sinon paradoxal, car le « succès » de la guerre éclair à l'Ouest équivaut en fait à la défaite de la France. Le point de vue adopté est celui des agresseurs allemands.

Les manuels français exposent également une relation causale entre la « guerre éclair » et la « drôle de guerre ». Cette dernière expression est toujours entourée de guillemets, comme pour signaler un emprunt à un tiers parlant, à une certaine doxa anonyme. L'expression désigne en fait une guerre sans guerre, « drôle » donc par l'absence de combat qui l'a caractérisée. À ce propos, le manuel Nathan (4) explique que c'est la défaite de la Pologne qui a provoqué la « drôle de guerre ». Le manuel définit en outre cette expression en la qualifiant de stratégie spécifique de défense (« stratégie défensive dont la ligne Maginot est le pivot », et puis, après les deux-points « les soldats sont mobilisés mais aucune opération militaire n'est engagée ») :

- (4) La défaite foudroyante de la Pologne renforce les états-majors français et anglais dans une stratégie défensive dont la ligne Maginot est le pivot. C'est la « drôle de guerre » : les soldats sont mobilisés mais aucune opération militaire n'est engagée. (Nathan, 78)

Dans le manuel européen Hachette, l'expression « drôle de guerre », pourtant assez saillante, est passée sous silence et, dans les parties analytiques, seule apparaît l'explication « tenir les engagements [...] mais sans engager de combats » :

- (5) Contrairement à ce qu'avait prévu Hitler, la Grande-Bretagne et la France tiennent leur engagement et déclarent la guerre à l'Allemagne, le 3 septembre, mais sans engager de combats. (Hachette 1, 350)

L'ouvrage de Magnard met en jeu, à son tour, un flux mémoriel construit par et dans le discours antérieur sur la Première Guerre. Par le biais des formulations « Grande Guerre » et « guerre d'usure », le discours enchaîne sur la mémoire de « la Der des Der » et des « Poilus », de « l'hécatombe », du « carnage », ou encore de « la Marne », de « Verdun » et de « la Somme »³¹. Les toponymes sont en fait des lieux de mémoire³², un organisateur socio-cognitif qui a contribué à la construction de la mémoire collective de la Grande Guerre pour alimenter ensuite la mise en discours ou, si l'on veut, une mise en mémoire des événements subséquents, ceux de la Seconde Guerre, comme la ligne Maginot :

- (6) Fort de l'expérience de la Grande Guerre, l'état-major français se prépare à une guerre d'usure, abritée derrière la ligne Maginot. Les chefs allemands prônent une stratégie offensive : la guerre éclair (*Blitzkrieg*) [...]. (Magnard, 80)

C'est ainsi que, par le renvoi dialogique, se construit dans les manuels français un référent social de menace imminente qui permet d'expliquer aux élèves que la « drôle de guerre » a été une stratégie visant à éviter le désastre, réfléchie et rationnelle, même si finalement elle s'est montrée inefficace. La Pologne est absente de ce récit en tant qu'actant. Elle n'est présentée que comme victime de l'invasion de 1939³³.

³¹ Toutes ces dénominations apparaissent dans les manuels français analysés pour décrire la Grande Guerre dont la mémoire alimente celle de la Deuxième Guerre mondiale. La Grande Guerre tire son sens du paradigme qui substitue cette appellation à une « guerre totale », « guerre de position », « guerre d'usure », « guerre dans les tranchées », qualifiée d'« hécatombe » et de « carnage », avec son lot de 20 millions de victimes. À ce propos P. von Münchow remarque que « la culture mémorielle est toujours façonnée à la fois par les événements du passé (de différentes époques et non seulement de l'époque abordée dans le manuel) » ; cf. P. von Münchow, « Quel *Soi* et quel *Autre* ? Une étude de la construction discursive de l'appartenance dans les manuels d'histoire français et allemands », *Langage et société* 167, 2019/2, pp. 145–174.

³² M.-A. Paveau, « Le toponyme, désignateur souple et organisateur mémoriel. L'exemple du nom de bataille », *Mots. Les langages du politique* 86, 2008/1, pp. 23–35.

³³ Le souvenir polonais de la Première Guerre mondiale est construit différemment et ne peut pas alimenter un discours de scolarisation qui ressemblerait au discours français. Le territoire de la Pologne se trouvait en 1914 entièrement entre les mains des Allemands, des Autrichiens et des Russes. Pour les Polonais, la mémoire de cette guerre est « la leur » dans la mesure où elle a mené à la reconstruction de l'État polonais. En d'autres termes, dans l'histoire de la Pologne, le chapitre englobant les années 1914–1918 est intitulé « Lutte pour la cause polonaise » ou « Lutte pour l'indépendance polonaise ». Cette façon de construire la mémoire éclipse le souvenir des combats

4.2. DISCOURS DE SCOLARISATION POLONAIS

Dans les manuels polonais, c'est la « drôle de guerre » et non la « guerre éclair » qui est présentée comme cause efficiente de la défaite de la Pologne. Le manuel germano-polonais WSiP ne manque pas de traduire la « drôle de guerre » (« dziwna wojna », sans citer l'expression française, mais en gardant les guillemets) et de la qualifier explicitement d'« ironique »³⁴. Dans le même manuel, la causalité est exprimée par le verbe « pozwalac » (« permettre »), qui a le sens causal de « ne pas empêcher » (« cela a permis de ... »)³⁵ :

- (7) Wielka Brytania i Francja [...] 3 września 1939 r. wypowiedziały wojnę Niemcom, ale nie podjęły zdecydowanych kroków militarnych. Ten brak działań nazwano ironicznie „dziwną wojną”. Pozwoliło to Hitlerowi na pokonanie Polski, a następnie przygotowanie uderzenia na państwa zachodnie. (WSiP, 14)
[La Grande-Bretagne et la France [...] ont déclaré la guerre à l'Allemagne le 3 septembre 1939 mais n'ont pas réellement engagé le combat. Ce non-engagement a été appelé ironiquement « drôle de guerre ». Il a permis à Hitler de vaincre la Pologne et, ensuite, de préparer l'attaque contre les pays occidentaux]³⁶

Dans le même manuel WSiP, la causalité de la « drôle de guerre » est également mise en avant dans un titre évoquant la succession des événements :

- (8) Europa Zachodnia. Od « dziwnej wojny » do wojny błyskawicznej. (WSiP, 14)
[Europe occidentale. De la « drôle de guerre » à la guerre éclair]

Le manuel NE explique la tactique polonaise de défense par les attentes envers les alliés :

- (9) Wobec przewagi militarnej III Rzeszy polskie plany wojenne zakładały obronę i czekanie na pomoc zachodnich sojuszników. Uwierzono w deklaracje rządów Wielkiej Brytanii i Francji,

acharnés, symbolisés par les « tranchées », par des noms de batailles et par les pertes de population civile. L'« hécatombe » et le « carnage » ne s'inscrivent pas dans la dimension mémorielle des Polonais, même si, selon les données empiriques, ces derniers ont pris part aux combats de la Première Guerre. Sur les territoires qui ont formé la II^e République de Pologne après la Première Guerre mondiale, on a mobilisé, entre 1914–1918, environ 2 400 000 soldats de nationalité polonaise qui ont combattu dans les trois armées des puissances qui se partageaient leur pays à l'époque. Au moins 300 000 Polonais ont péri. Mais ces données, comme l'écrit Tomasz Schramm (cf. « La mémoire polonaise de la première guerre mondiale », Presses Universitaires de France, *Guerres mondiales et conflits contemporains* 228, 2007/4, pp. 61–70), sont un peu oubliées et difficilement vérifiables. La tradition orale, privée, évoque parfois les grands-pères combattants de Verdun, ce qui ne fait guère l'objet de recherches et n'alimente pas la mémoire collective.

³⁴ Parce qu'on ne peut la lire que comme un paradoxe : « guerre sans guerre ».

³⁵ Selon le dictionnaire *PWN* en ligne : « o okolicznościach: umożliwić coś, dopuścić do czegoś, nie przeszkodzić czemuś » [parlant de circonstances : permettre, laisser se réaliser quelque chose, ne pas empêcher quelque chose] ; cf. <<https://sjp.pwn.pl>>.

³⁶ Les exemples des manuels polonais ont été traduits en français par E.B.

które obiecywały natychmiastowe działania lotnictwa, a po 15 dniach od początku wojny – atak lądowy na zachodnią granicę Niemiec. (NE, 8)

[Face à la supériorité militaire du III^e Reich, les plans polonais concernant la guerre prévoyaient la défense et l'attente d'un support des alliés occidentaux. On croyait dans les déclarations des gouvernements de la Grande-Bretagne et de la France, qui avaient promis une intervention immédiate de l'aviation et, 15 jours après le début de la guerre, une attaque au sol contre la frontière ouest de l'Allemagne]

Ensuite, la défaite de la Pologne est représentée à travers la résistance de son armée décrite dans un contexte concessif, comme en (10), construit par rapport à l'absence d'engagement de la Grande-Bretagne et de la France dans les combats (la « drôle de guerre ») et à la supériorité militaire de l'Allemagne (*Blitzkrieg*). L'armée polonaise est qualifiée de « osamotniona » (« abandonnée, isolée »), l'adjectif antéposé au nom est thématiqué et fonctionne comme prédicat secondaire renforçant l'expression de la concession (« l'armée polonaise résiste, bien qu'elle soit abandonnée (par les Alliés) ») :

- (10) Osamotniona armia polska mimo przewagi niemieckiej przez ponad miesiąc stawiała opór Wehrmachtowi. (WSiP, 10)
[Abandonnée, l'armée polonaise résiste à la Wehrmacht pendant plus d'un mois, malgré la supériorité militaire allemande]

4.3. BILAN

Dans les manuels français, la « drôle de guerre » (le non-engagement militaire de la France et de la Grande-Bretagne même si les deux pays avaient déclaré la guerre à l'Allemagne) est présentée comme effet de la défaite de Pologne en septembre 1939. Les manuels polonais la présentent clairement comme cause de la défaite de la Pologne et de l'Occident au début de la guerre.

En fait, on peut dire que la « drôle de guerre » fonctionne dans le discours de scolarisation français et polonais sur le mode de la formule³⁷. Par la stabilité du signifiant diffusé, l'expression a un caractère figé, n'existe que dans la circulation discursive (ne préexiste pas dans la langue-système) et résulte de pratiques discursives produites dans un contexte social et historique donné. Par son statut de référent social, elle revêt un aspect polémique. En fonction de la perspective géographique et, en dernière analyse, politique (française ou polonaise), son sens est exploité tantôt comme cause, tantôt comme effet, et sa place dans la hiérarchie des relations dans les deux discours de scolarisation historique est donc différente.

³⁷ A. Krieg-Planque, *La notion de « formule » en analyse du discours. Cadre théorique et méthodologique*, Presses Universitaires de Franche-Comté, Besançon 2009.

5. REPRÉSENTER LES AGRESSEURS ET LES VICTIMES : ENTRE OUBLI ET MÉMOIRE

L'analyse du discours française et surtout la sémantique discursive consacrent beaucoup de place à la nomination des événements essentiellement dans le discours médiatique³⁸, censé construire et diffuser les sens sociaux. Cependant, la mise en discours d'un événement historique est particulièrement intéressante du point de vue de la représentation de l'agentivité³⁹ qui correspond à une activité énonciative qui attribue un certain degré de participation, de contrôle et de responsabilité à un animé humain dans un événement particulier. Comme le remarque Münchow⁴⁰, le discours sur la guerre implique une description du partage des rôles, la nomination des agresseurs et des victimes, bref l'expression de l'agentivité.

Rappelons que, dans une phrase active, c'est la position du sujet d'un prédicat d'action qui est la plus saillante pour l'agent⁴¹. Sinon, l'agent peut être indiqué (ou non) par différents compléments comme le complément d'agent à la voix passive, l'expansion libre des nominalisations de prédicats d'action, ou encore par les indices contextuels qui informent sur la diathèse. Puisque les faits historiques relèvent d'un passé commun lointain, l'agentivité y est reconstruite, façonnée par la mémoire collective et, comme la causalité, dépend des opérations de l'esprit. Elle est de type interprétatif et est construite dans le discours, exactement comme la causalité, par l'énonciateur.

La gestion de l'indication ou de l'effacement de l'agent et son degré de participation diffèrent en fonction des deux discours analysés, français et polonais. Le *backgrounding* (la mise en arrière-plan)⁴², allant jusqu'à la suppression d'acteurs, est surtout mis en œuvre dans les manuels français lorsqu'il est question de crimes de guerre en général et du génocide en particulier.

³⁸ M. Vénard, *La nomination des événements dans la presse : essai de sémantique discursive*, Presses Universitaires de Franche-Comté, Besançon 2013.

³⁹ Ce vocable est un néologisme issu de la notion anglophone d'*agency* qui désigne, au sens large, la capacité de l'être humain à agir de façon intentionnelle sur lui-même, sur les autres et sur son environnement ; cf. A. Jézégou, « Agentivité », [dans :] A. Jorro (dir.), *Dictionnaire des concepts de la professionnalisation*, De Boeck Supérieur, Louvain-la-Neuve 2022, pp. 41–44, <<https://doi.org/10.3917/dbu.jorro.2022.01.0041>>. Nous proposons dans notre étude une approche « francisée » de l'agentivité, focalisée sur le concept d'agent, compris comme une représentation énonciative de celui qui fait l'action.

⁴⁰ P. von Münchow, « Du politiquement correct et d'autres procédés de correction discursive », *ILCEA* [en ligne] 42, 2021 : <<http://journals.openedition.org/ilcea/11776>> ; DOI : <<https://doi.org/10.4000/ilcea.11776>> [consulté le 29/01/2023].

⁴¹ Cf. D. Dowty, « Thematic proto-roles and argument selection », *Language* 67, 1991/3, pp. 547–619 ; C.J. Fillmore, *The case for case*, Holt, Rinehart & Winston, New York 1968.

⁴² P. von Münchow, « Du politiquement correct ... », *op. cit.*

5.1. DISCOURS DE SCOLARISATION FRANÇAIS

Pour désigner la Seconde Guerre mondiale, le manuel européen Hachette emploie dans le titre d'un chapitre entier la dénomination d'« Autodestruction », c'est-à-dire, comme l'explique *Le Trésor de la Langue Française* en ligne⁴³, « la destruction de soi-même », instituant dans le texte la symbolique freudienne et/ou philosophique consistant à considérer que, à côté des instincts de vie (*libido*, instinct de conservation du « moi »), il existe des instincts de mort, des tendances à l'autodestruction. Cette désignation peut être considérée comme euphémique ou tout au moins vague par la mise en arrière-plan ou la suppression d'acteurs, des rôles partagés, les agresseurs et les victimes n'étant pas indiqués. L'élève est censé apprendre que les Première et Deuxième Guerres mondiales ont été des sortes de catastrophes naturelles, des crises psychiques sociales sans responsables. Le manuel Hachette évoque donc une réalité dont il est difficile de se construire une représentation précise des acteurs impliqués.

L'effacement de l'agent particulier est mis en œuvre dans l'usage de la nominalisation « effondrement »⁴⁴ pour désigner la défaite de la France en 1940. Le vocable permet sans doute d'éviter de donner à la France une image de vaincu (« L'effondrement de la France », titre de paragraphe — Nathan, 78)⁴⁵. La France est l'unique acteur de sa propre infortune, la dénomination mentionnée n'implique aucun autre acteur. De même, les désignations « solution finale » (*Endlösung*) et « Nuit et brouillard »⁴⁶ apparaissant dans les titres des chapitres consacrés respectivement à l'extermination des Juifs et aux déportations permettent de se rendre compte combien il est difficile parfois, sur la base d'un texte, de se construire une représentation plus au moins précise de l'agentivité. En fait, la « solution finale », ambiguë et métaphorique, est reformulée dans Magnard (p. 84) par la nominalisation « l'extermination secrète et planifiée des juifs⁴⁷ », qui évoque l'action et son objet, mais passe sous silence l'agentivité. Le prédicat nominal dérivé d'un prédicat verbal employé ici passe l'agent sous silence et lui attribue des valeurs référentielles indéterminées (puisque'il n'est pas nommé du tout). Il n'apporte pas d'informations précises sur la diathèse. Comme le constatent Laurence Benetti et Gilles Corminboeuf⁴⁸, la nominalisation est un procédé d'indistinction, mais des éléments informateurs, par exemple les expansions libres, peuvent donner des indices sur l'organisation interne des actants. Quoi qu'il en soit, l'expansion libre

⁴³ <<http://atilf.atilf.fr>>.

⁴⁴ Cf. P. von Münchow, « Du politiquement correct... », *op. cit.*

⁴⁵ *Ibidem.*

⁴⁶ *Ibidem.*

⁴⁷ Dans les exemples cités d'après les manuels respectifs nous gardons l'orthographe originale, ici une minuscule (« juifs »).

⁴⁸ L. Benetti, G. Corminboeuf, « Les nominalisations des prédicats d'action », *Cahiers de linguistique française* 26, 2004, pp. 413–435.

« secrète » augmente le sens confus de l'agentivité puisqu'elle rend difficile l'interprétation du contenu de cette nominalisation par l'identification des expansions avec des actants anonymes. L'élève doit se servir d'autres indices contextuels qui l'informent sur la diathèse. Pour interpréter l'agentivité, il est censé construire une hypothèse plausible, mais non décisive. Le paragraphe consacré à la « solution finale » dans Magnard (p. 85) ne lui facilite guère la tâche, car il abonde en passifs sans complément d'agent (« les juifs polonais sont entassés et isolés dans des ghettos... », « est décidée la solution finale », « des camps spéciaux sont construits... ») et en nominalisations dérivées de prédicats d'action effaçant les agents (« la persécution des juifs a commencé... »). La seule voix active se construit avec le pronom « on » (« [...] à Paris, on procède à la rafle du *Vél d'Hiv*. »). Cependant, cet emploi de « on » ne permet point de se construire une représentation claire de l'agentivité. Dans les manuels français parlant du génocide, l'agentivité humaine est effacée et les ethnonymes, déjà très rares dans ces strates thématiques du discours, disparaissent des positions d'agent des prédicats d'action au profit de la désignation « les nazis », sans aucune expansion⁴⁹. Puisque l'ethnonyme est absent du discours, le repérage aisé du paradigme dit désignationnel⁵⁰ (de type associatif « Allemands » / « nazis ») est bloqué, il n'y a pas de rapport de substitution qui conduirait à la construction de valeur référentielle. Voilà un autre extrait de Nathan qui nomme l'agent de la décision de la « solution finale » (« les nazis ») mais pas vraiment l'agent des actions qui en résultent (« juifs arrêtés », « dirigés vers les camps de concentration », « ils sont gazés »), du fait de l'effacement complet du complément d'agent :

- (11) Fin 1941, les nazis décident « la solution finale », c'est-à-dire l'extermination des juifs d'Europe. À partir du printemps 1942, des convois de juifs arrêtés dans toute Europe sont dirigés vers les camps de concentration qui deviennent des lieux d'extermination. Ils sont généralement gazés dès leur arrivée. (Nathan, 87)

Nous avons vu également que l'agentivité est sensible aussi bien dans le contexte du génocide que dans celui des combats, car elle impose, pour ainsi dire, une indication des acteurs des hostilités, des victimes, de la ruine des villes... À nos yeux, les noms propres évoquant les agresseurs (« l'Allemagne nationale-socialiste », « l'Italie fasciste ») sont spécifiés pour cibler le mobile idéologique/politique des actes de guerre. En effet, les noms propres comme les USA, la Pologne ou encore la Grande-Bretagne apparaissent sans aucune spécification, alors que la « France de Vichy » ou « de Pétain » émergent dans les descriptions du génocide. La spécification des noms propres, à part sa valeur explicative mentionnée, possède un autre poids encore : elle permet de restreindre la responsabilité collective des

⁴⁹ P. von Münchow, « Du politiquement correct... », *op. cit.*

⁵⁰ M.-F. Mortureux, *op. cit.*

agents, nommés d'ailleurs par métonymie, procédé qui occulte déjà l'agentivité⁵¹. Ainsi, la responsabilité des atrocités de la guerre est sous-catégorisée, attribuée à un groupe indéfini extrait d'une collectivité.

Les manuels français pratiquent en outre une forte individualisation de l'agentivité : les agents individuels sont présentés comme créateurs de l'histoire. Le manuel Hachette annonce par exemple ceci :

(12) Hitler a voulu la guerre, et c'est lui qui la déclenche. La suite de son plan [...]. (Hachette 1, 349)

Ou encore, pour restreindre, à notre avis, le nombre des auteurs de « la solution finale » :

(13) [...] Hitler et les racistes les plus fanatiques décident de mettre en œuvre « la solution finale de la question juive ». (Hachette 1, 350)

Hormis la mise en arrière-plan de l'agentivité, on peut parler de confusion actancielle dans les manuels français décrivant le génocide :

(14) Dans les camps d'extermination équipés de chambres à gaz et construits en Pologne, cinq à six millions de personnes sont assassinées. (Hachette 1, 355)

(15) Après 1939, l'Allemagne et la Pologne se couvrent de camps [...]. (Magnard, 84)

Dans les structures passives en (14), le complément d'agent effacé est remplacé par un circonstanciel analysable comme complément contraint du verbe, se substituant à la place vide du complément d'agent (« construits par... ») et véhiculant de la sorte une inférence possible, approximative et rapide de l'agentivité, du type : « ce qui se construit en Pologne est construit par les Polonais ». Or, ce discours, déjà brouillé et vague quant aux structures syntaxiques et sémantiques, manque vraiment de précision par rapport aux données empiriques : à l'époque, la Pologne (l'État polonais) n'existe pas, alors, pourquoi ne pas spécifier l'ethnonyme par l'ajout d'un adjectif déverbal pour obtenir, par exemple, « la Pologne occupée », ou ne pas utiliser la dénomination historique propre de l'époque, c'est-à-dire le « Gouvernement général de Pologne » (*Generalgouvernement Polen* en allemand, *Generalna Gubernia* en polonais), utilisée d'ailleurs dans les manuels polonais ?

5.2. DISCOURS DE SCOLARISATION POLONAIS

Dans les manuels polonais l'ethnonyme « Niemcy » apparaît systématiquement en position de sujet des prédicats d'action (« [...] Niemcy rozpoczęli nowy etap polityki rasistowskiej [les Allemands ont commencé une nouvelle étape de

⁵¹ M. Lecolle, « Toponymes en jeu : diversité et mixage des emplois métonymiques de toponymes », *Studii si cercetari filologice* 4, 2004, pp. 5–13 ; *eadem*, « Polyvalence des toponymes et interprétation en contexte », *Pratiques* 129–130, 2006, pp. 107–122.

leur politique raciste] », WSiP, 30), que ce soit dans la description du parcours militaire de la Seconde Guerre mondiale ou dans la narration du génocide. Ainsi, ce nom propre met en exergue la catégorie du pluriel qui remplit sa fonction généralisante et érige une propriété en qualité de trait commun. Mais cet ethnonyme est spécial en polonais, car sa forme est homonymique et donc ambiguë, à double fonctionnalité : *Niemcy* signifie à la fois « Allemagne » (nom du pays) et « les Allemands » (pluriel de *Niemiec*) : à la lecture, on hésitera donc entre l'interprétation du toponyme (métonymie) ou de l'ethnonyme au pluriel. L'ambiguïté peut être levée dans certains contextes (mais pas toujours) grâce à la déclinaison, qui spécifie le référent, puis par la forme du verbe utilisée dans le contexte (l'accord morphologique du verbe avec le sujet grammatical) : la troisième personne du singulier en *-li* sélectionne « les Allemands », tandis que le suffixe *-ty* sélectionne « l'Allemagne ».

Les ethnonymes en position du sujet des prédicats d'action sont reformulés par les expressions *Trzecia Rzesza* (« le troisième Reich »), *niemieccy naziści* (« les nazis allemands »), *Wehrmacht* (« la Wehrmacht »), *oddziały niemieckie* (« les troupes allemandes ») et encore par *Hitler*, évoqué systématiquement avec irrévérence, sans mention de son prénom ni de sa fonction. Le paradigme est riche et permet de se construire une référence précise de l'agentivité.

Les extraits des manuels polonais consacrés à l'extermination des Juifs s'intitulent *Holocaust* (« Holocauste »), nom propre reformulé (après un trait d'union) en *zagłada Żydów* (« extermination des Juifs »). Le discours de scolarisation polonais utilise aussi le vocable *Zagłada* écrit avec une majuscule, qui se traduit en français par « Extermination » et qui a une valeur de préconstruit importante en polonais : il désigne essentiellement le génocide des Juifs commis par l'Allemagne nazie et présuppose donc discursivement — symboliquement — l'agent et la victime⁵² sans que ces derniers ne soient représentés par un signifiant textuel. L'Holocauste, terme grec qui signifie « sacrifice par le feu », est très utilisé en polonais, fonctionne dans le même paradigme que *Zagłada* et *Shoah*, mot hébreu signifiant « catastrophe », et ensuite, que le mot *ludobójstwo* (« génocide »). L'expression *ostateczne rozwiązanie* (« solution finale ») est évoquée aussi, mais est reléguée dans un texte de source (WSiP, 33). L'obscurité agentive de ce paradigme riche en nominalisations est levée par l'emploi récurrent de l'ethnonyme *Niemcy* (« les Allemands ») sous des formes nominales et adjectivales.

⁵² Cf. A. Lipszyc, P. Piszczatowski, *Paul Celan: język i Zagłada*, Wydawnictwo Krytyki Politycznej, [s.l.] 2015.

5.3. BILAN

Quant aux opérations cognitives et énonciatives, les deux discours de scolarisation historique, le français et le polonais, naviguent inévitablement — du fait du genre de discours — vers une agentivité non prototypique (non « humaine » et individuelle à part entière) correspondant parfois à une description instrumentale des événements. Les débuts et le déroulement de la Seconde Guerre mondiale semblent ne pas être contrôlés entièrement par des êtres humains notoires mais par des anonymes, par des collectivités plus au moins vagues, ou encore par des instruments ou des causes non-humaines imprécises. Cette logique est propre au genre du discours historique, où l'agentivité est souvent affaiblie, par exemple par l'emploi métonymique des ethnonymes et, surtout, des toponymes, ou effacée par la « passivation totale », le complément d'agent n'étant pas indiqué. Effectivement, comme le constate Michelle Lecolle⁵³, la métonymie entraîne toujours un certain flou référentiel : la référence paraît indéterminée et peu précise, le procès semble être contrôlé plutôt par des causes non-humaines.

CONCLUSION

La représentation de la causalité et de l'agentivité ont pour objectif, dans le discours de scolarisation français et polonais, de protéger l'image de soi-même en vue d'assurer la transmission de valeurs et de modèles de comportements sociaux⁵⁴. Ainsi, le discours de scolarisation français construit une symbolique valorisante de la ligne Maginot et de la « drôle de guerre », les présentant comme produits d'une stratégie réfléchie imposée par le cours inévitable des événements (la *Blitzkrieg* et la défaite de la Pologne). Par ailleurs, la France est l'unique acteur de sa propre infortune : sa défaite est nommée « effondrement » et n'implique aucun autre acteur. L'adversaire plus fort qui lui a infligé une défaite militaire est souvent absent du discours. Les manuels légitiment ainsi le pouvoir, construisent l'identité collective des jeunes citoyens et, en fin des comptes, consolident des souvenirs. Se rapportant au même cours des événements, les manuels polonais

⁵³ M. Lecolle, « Toponymes en jeu ... » *op. cit.* ; *eadem*, « Polyvalence des toponymes ... », *op. cit.*

⁵⁴ Le manuel scolaire d'histoire est certainement un lieu privilégié de construction identitaire collective qui permet de prendre conscience de lui-même par le repérage dans le territoire et dans le temps, par son savoir (ses connaissances sur le monde), par ses jugements, croyances et valeurs, par ses actions. Même s'il a une forte charge symbolique, aux yeux du large public, le manuel paraît souvent banal et insignifiant : tous les livres scolaires se ressemblent. Ils renferment un discours dissuadant toute contradiction, souvent considéré comme stéréotypé, terne et ennuyeux. Cependant, diffusé à grande échelle sur le territoire national, le manuel d'histoire représente la mémoire nationale, il est un puissant vecteur idéologique et culturel contenant des références communes qui participent à une construction identitaire.

construisent la mémoire identitaire différemment. Ils interprètent par exemple la « drôle de guerre » comme une cause efficiente de la défaite de leur propre pays, cause « extérieure », inattendue, non maîtrisable, non méritée.

La comparaison des manuels montre aussi que la construction de l'identité a besoin de différence, car ce n'est qu'en percevant l'autre comme différent que peut naître la conscience identitaire, ce qui s'appelle le principe d'altérité⁵⁵. L'autre est souvent perçu plus négativement, comme un élément étrange/étranger/différent dont on peut se distancier. Pour en donner un simple exemple : la défaite militaire de la France est nommée différemment dans les deux discours de scolarisation. Dans les manuels français, ce moment critique de l'histoire se nomme ainsi (à part « effondrement » déjà évoqué) « l'armistice », synonyme de « cessez-le-feu » ou de « trêve », du fait de la convention signée entre le régime de Vichy et l'Allemagne, mais dans les manuels polonais, ce même événement se nomme *kapitulacja* (« capitulation ») (WSiP, 14). Pour décrire la défaite de la Pologne, l'ouvrage de Magnard écrit que « [...] la Pologne est anéantie » (p. 81).

La question de la présence ou de l'absence de l'agent (soit par effacement dans le texte, soit par sa mise en arrière-plan) est particulièrement délicate dans les manuels français, qui pratiquent une sorte d'agentivité occultée. À nos yeux, il s'agit de s'inscrire dans une culture discursive de non-responsabilité explicite des actes pour assurer la continuité d'un mythe civilisationnel moderne d'une européanité qui ne signifie pas une formation géographique ou une constellation politique, mais représente un patrimoine de valeurs communes (culturelles, sociales, historiques, politiques)... Entretenir un tel mythe européen impose de taire la responsabilité explicite de la mort de près de 60 millions d'êtres humains, des villes européennes rasées, des individus qui ont été capables de manipuler les autres de façon à provoquer des massacres délibérés de populations entières, l'infamie de l'Holocauste. La mémoire collective du manuel français refuse d'accepter l'agentivité claire et simple des persécutions politiques et ethniques qui ont déshumanisé et détruit des communautés entières. La construction identitaire française a un caractère d'auto-crédation sélective et valorisante. Nous croyons que l'évacuation de l'agent du récit, sa mise en arrière-plan permet de créer, paradoxalement, dans la description du génocide par exemple, une « mémoire de l'oubli » dans les manuels français. L'agentivité est vague par la fermeture de la position d'agent, par la nominalisation des prédicats d'action, par la spécification des ethnonymes, par l'évacuation du complément d'agent du passif.

Dans le discours de scolarisation polonais, une culture de l'agentivité accentuée, prononcée, nommée, plus au moins limpide s'est installée. Les manuels préfèrent mettre en avant l'agentivité collective, généraliser la responsabilité des

⁵⁵ P. Charaudeau, « Identité sociale et identité discursive. Un jeu de miroir fondateur de l'activité langagière », [dans :] P. Charaudeau (dir.), *Identités sociales et discursives du sujet parlant*, L'Harmattan, Paris 2009 ; <<http://www.patrick-charaudeau.com/Identite-sociale-et-identite,217.htm>> [consulté le 21/09/2022].

actes d'hostilité par l'emploi fréquent d'ethnonymes non spécifiés et par l'emploi du pluriel. Bref, la mémoire européenne se construit sur le rappel permanent des agresseurs et des victimes.

MANUELS ANALYSÉS

L'Histoire de l'Europe, sous la dir. de F. Delouche, Hachette, Paris 1994 (Hachette 1).

L'Histoire de l'Europe, sous la dir. de F. Delouche, Hachette, Paris 1997 (Hachette 2).

Histoire. Géographie 3^e, sous la dir. de M. Roche, Magnard, Paris 1989 (Magnard).

Histoire. Géographie 3^e, sous la dir. de L. Bély (histoire) et M. Flonneau (géographie), Nathan, Paris 1989 (Nathan).

T. Małkowski, *Historia 8. Podręcznik dla klasy ósmej szkoły podstawowej*, Gdańskie Wydawnictwo Oświatowe, Gdańsk 2020 (GWO).

R. Śniegocki, A. Zielińska, *Wczoraj i dziś. Podręcznik do historii dla klasy ósmej szkoły podstawowej*, Nowa Era, Warszawa 2018 (NE).

Europa. Nasza historia, sous la dir. d'A. Brückmann, K. Gutowski, F. Huneke *et al.*, Wydawnictwo Szkolne i Pedagogiczne, Warszawa 2020 (WSiP).

DISCOURSES OF MEMORY IN EUROPE. THE REPRESENTATION OF WORLD WAR II IN FRENCH AND POLISH EDUCATIONAL DISCOURSE. CAUSALITY AND AGENTIVITY

Abstract

This paper deals with the educational discourse used in French and Polish history textbooks addressed to adolescents and published in a so-called modern-day model of textbooks. The study falls under the continuity of the French discourse analysis in a contrastive dimension, the object of which is the description of different “discursive cultures” based on their verbal productions. The hypothesis developed in this study is that French and Polish textbooks differ in their representation of causality and agentivity, which contributes, through discourse inflections, to the construction of two different memories of the course of events. The two concepts mentioned are, indeed, organizing principles of the educational discourse analysed, since indicating explanatory causes and links between phenomena, anticipating and providing an understanding of consequences are an integral part of the educational activity supported by the popularization discourse we analyse.

Our analysis is based on the principles of discourse semantics in a comparative perspective.

Key words: discourse analysis, collective memory, causality, agentivity, construction of meaning.

Mots-clés : analyse de discours, mémoire collective, causalité, agentivité, construction du sens.